



CRITIQUES

86 Lire 91 Voir 94 Ecouter 96 Sortir



HUMEUR

Par JÉRÔME GARCIN

De la maladie de Parkinson, qu'il surnommait « Miss P. », François Nourissier disait qu'elle lui avait « volé (son) écriture ». Tout juste tolérait-elle le recours mécanique à la vieille Hermès 30, sur laquelle l'auteur de « A défaut de génie » tapotait : « *Je me rêvais hêtre, chêne, me voilà tremble frissonnant dans les rafales de mon automne.* » Six ans après Nourissier et trois après Cavanna, l'académicien Max Gallo a succombé, en 2017, à cette même maladie neurologique, dont il disait : « *Elle change le rapport de l'écrivain avec lui-même. On se croit immortel, en fait on ne l'est pas.* » La « baronne de Parkinson », comme l'appelait encore Nourissier, n'aime rien tant que faire souffrir et humilier les gens de lettres. Lentement (c'est une sadique), elle les empêche d'écrire et de se souvenir, les deux verbes auxquels ils ont consacré leur vie. Après « Un été sans fin », qu'il pensait être son récit testamentaire et où il révélait être l'otage de Parkinson, l'essayiste et romancier Serge Koster avait

décidé d'entrer dans le silence. Et puis la mort de son ami Michel Tournier, en janvier 2016, avec lequel il voulait encore converser, lui a donné la force de remettre l'ouvrage sur le métier. Voici donc « Tournier parti » (*Pierre-Guillaume de Roux, 18 euros*), petit livre accablé et acharné à la prose virtuose (comme Nourissier, Koster pallie la chute du corps par la jeunesse du style), où il se remémore le presbytérien de Choisel en même temps qu'il observe, jour après jour, l'avancée de la maladie, et son cortège d'avaries : déséquilibre, cauchemars, épuisement, amnésie, altération de la voix. « *Parkinson me moleste, il me tuera.* » Serge Koster évoque ici Nourissier « *subissant les outrages de Miss P.* », s'étonne de découvrir le « colosse » Max Gallo « *amaigri, sourire crispé* », dîne avec l'éditeur et critique Raphaël Sorin, son ancien condisciple de khâgne, dont la démarche lente ne trompe pas, qui murmure : « *Je voudrais bien décliner tranquillement.* » Et on s'étonne de ne pas trouver dans le livre de Serge Koster l'ami François Bott, lui aussi membre de cette terrible confrérie. Dans « le Dernier Tango de Kees Van Dongen » (2014), il s'était glissé dans la peau du peintre parkinsonien à l'article de la mort, qui souffrait de ne plus pouvoir déshabiller ni colorier ses jolies infirmières. Bott citait alors le mot que Fontenelle, dans sa centième année, avait lancé à une marquise : « *Madame, ce n'est pas que cela ne va pas, mais cela s'en va...* » Presque une épitaphe. J. G.